

CHAPITRE I

L'ENFANCE DANS LA HAVANE COLONIALE (1853-1871)

En 1853, La Havane est déjà une grande ville de plus de 150 000 habitants : escale stratégique dans la navigation transatlantique, ville de transit, elle connaît dans les années 1850 un fort développement : les bateaux à vapeur permettent de traverser la baie depuis 1837, reliant ainsi le cœur de La Havane au quartier noir de Regla, les premiers chemins de fer circulent vers Güines et Matanzas, entre la Punta et le fort de la Chorrera, le transport urbain est assuré par un tramway tiré par des chevaux, le télégraphe commence à fonctionner en 1851. Les ateliers du tabac se multiplient, et c'est une ville très animée que celle dans laquelle naît José Martí en 1853.

L'ADOLESCENT DANS LA HAVANE DE 1860

De nombreux témoignages décrivent le contraste entre la vieille ville *intra-muros*, le « *casco* », très animée, marquée par un intense brassage des groupes sociaux, une forte présence du folklore africain dans les bals et les fêtes de toutes sortes, et les quartiers *extra-muros*, avec leurs avenues, théâtres, hôtels, caractérisés par une nette séparation des classes sociales. Vers 1860, fut entreprise la démolition des remparts devenus inutiles, mais le « *casco* » continua à maintenir son aspect particulier, très animé, et resta le lieu d'une forte corruption : prostitution, pratique du jeu, sans oublier l'omniprésence de l'esclavage.

José Martí naquit et vécut durant son enfance et son adolescence dans cette vieille ville *intra-muros* : l'humble maison de la rue Paula était située dans un quartier très pauvre, dans la zone portuaire, près de la future gare des chemins de fer. Là il a connu les expériences d'une société colonisée par les Espagnols, alors que le reste de l'Amérique latine s'était libéré de l'Empire colonial : il a connu là le brassage social et racial, ainsi que les manifestations directes et indirectes de l'esclavage, véritable gangrène de l'ensemble de cette société. La traite était officiellement interdite, mais se poursuivait intensivement de façon clandestine, des ventes d'esclaves étaient le spectacle commun du centre de la cité, et une population de mulâtres descendants d'esclaves était en cours de constitution, malgré les périodes de répression dont elle avait fait l'objet au cours des années antérieures.

C'est dans ce contexte que José vient au monde le 28 janvier 1853, dans une modeste maison havanaise, au n° 41 de la rue de Paula (aujourd'hui n° 314 de la rue Leonor-Pérez, du nom de la mère de Martí). Son père, don Mariano Martí y Navarro, originaire de Valence en Espagne, avait épousé Leonor Pérez y Cabrera, native de Santa Cruz de Tenerife (îles Canaries). Le 12 février, ils baptisèrent leur premier-né José Julián. Ses parents avaient loué le premier étage de la maison, et ce ménage de modestes émigrants espagnols devait connaître par la suite de sérieuses difficultés économiques, d'autant

plus qu'entre 1854 et 1865, doña Leonor mit au monde sept filles. Pour ces raisons, la famille dut changer plusieurs fois de domicile.

En juillet 1854, naquit Leonor Petrona (surnommée La Chata), en juin 1856 ce fut Mariana (appelée Ana dans la famille), María del Carmen naquit lors d'un voyage de la famille en Espagne (Valence, décembre 1857), puis de retour à La Havane, vinrent au monde María del Pilar (novembre 1859), Rita Amelia (janvier 1862), Antonia (octobre 1864) et enfin Dolores, surnommée Lolita, la septième sœur de José (novembre 1865). La même année, la famille fut endeuillée par la disparition de María del Pilar, âgée de six ans.

Le père de José est un militaire modeste, qui doit vivre d'expédients et participe parfois à des ventes d'esclaves. En 1859, il est chargé du quartier de Santa Clara, à La Havane; en 1862, il est nommé officier de police au sud de la province de Matanzas, séjour au cours duquel l'accompagne son jeune fils, alors âgé de dix ans à peine. Première découverte du monde rural durant un voyage initiatique en chemin de fer d'abord, seulement possible depuis quelques années, jusqu'à la station de Colón, suivi d'un long parcours à cheval dans des régions marécageuses et peu hospitalières jusqu'au district de Jagüey Grande, alors très peu peuplé, au bord de la rivière Hanábana. C'est ainsi que le jeune garçon devient témoin des horreurs coloniales et esclavagistes: il existe une correspondance adressée par lui à sa mère restée à La Havane, dans laquelle il relate ses courses à cheval dans la campagne, ce qui lui donne l'occasion de découvrir les réalités de l'esclavage rural, plus inhumain, si l'on peut dire, que celui qu'il avait connu à La Havane sous sa forme urbaine. Il travaille souvent avec son père, se chargeant de tâches de secrétariat. Cette région, qui plus est, avait été récemment soumise à une répression féroce, à la suite de la Conspiration de la Escalera* en 1844. Les propriétaires, par peur des soulèvements d'esclaves, traitaient ceux-ci avec une dureté particulière. Il était interdit au jeune José de fréquenter les esclaves: ceux-ci étaient environ un millier dans le district confié à la vigilance de son père. En fait, il devait évoquer plus tard des compagnons de jeu qu'il eut parmi les jeunes Africains, et dont il put percevoir la détresse. Il assista à des châtiments d'esclaves, dont

le tristement fameux « *bocabajo*^{*} » : il rapporte donc de ce premier voyage des impressions extrêmement fortes, reçues avec la sensibilité d'un adolescent pour qui les souffrances des Noirs furent une réalité vécue.

Il semble probable qu'il lui fut également donné d'assister à un débarquement clandestin d'esclaves : comme nous l'avons dit, la traite était illégale depuis quatre décennies, mais la traite clandestine avait connu un essor quantitatif considérable avec, souvent, la complicité de la haute administration coloniale espagnole. Les côtes désertes de la baie des Cochons étaient particulièrement propices à ce type d'activités illicites, et Martí, qui aidait son père à rédiger ses rapports, eut forcément une connaissance, sinon visuelle, du moins décrite dans ses moindres détails des débarquements tragiques de « *bozales*^{*} », ces esclaves nés en Afrique et amenés en Amérique par les négriers : dans les *Versos Sencillos*, il devait conter un tel épisode dramatique avec une grande émotion.

En voici un fragment :

*L'éclair sanglant transperce
Les sinistres nuées :
Le vaisseau, par centaines,
Vomit les Nègres enchaînés.
Le vent brisait farouche
Les lentisques touffus :
Et des esclaves nus
La colonne avançait.
L'orage secouait
Les baraquements bondés :
Une mère avec son enfant
Passait en criant.
Rouge, comme au désert,
Le soleil au loin apparut,
Éclairant un esclave mort
Pendû à un « seibo ».*

*Et un enfant le vit :
Il frissonna pour les victimes :
Aux pieds du mort il jura de
Laver le crime par sa vie¹ !*

Don Mariano, le père de José Martí, ayant voulu enrayer cette activité en application des lois contre la traite, se vit retirer son emploi pour ce zèle jugé excessif par certains de ses chefs qui réalisaient de substantiels profits en fermant les yeux sur ce commerce prohibé.

Le jeune José revint avec son père à La Havane en décembre 1862, profondément impressionné par la tragédie des Noirs esclaves. Il est élève à l'école secondaire San Anacleto où il se lie d'amitié avec un enfant d'une famille havanaise riche, Fermín Valdés Domínguez, qu'un esclave vient chercher tous les jours à la sortie de l'école. Les deux garçons partagent une franche amitié, et soutiennent des discussions passionnées sur le déroulement de la guerre de Sécession aux États-Unis : José lit l'œuvre de l'Américaine Harriet Beecher Stowe, *La Case de l'Oncle Tom*, et prend avec chaleur le parti des Nordistes anti-esclavagistes. Deux ans plus tard, arrive à La Havane la nouvelle de l'assassinat de Lincoln, qui eut un grand retentissement comme en témoigne le geste de ce médecin créole qui prit la décision de payer l'émancipation de tous les esclaves de Cuba nés un 4 juillet. Geste symbolique dont on parla beaucoup dans la capitale cubaine. Au cœur de cette effervescence à propos de la question de l'esclavage le jeune Martí vit une enfance riche en expériences et en émotions : c'est ainsi qu'il accompagne à nouveau son père dans un voyage au Honduras britannique (Belize), au cours duquel Don Mariano recherche vainement un emploi, et qu'il reprend ses études à La Havane avec l'expérience de différents milieux géographiques et sociaux.

Si l'on veut caractériser le pays dans lequel Martí a vu le jour et a grandi, on ne peut omettre le fait qu'il s'agit d'un pays américain en marge, que l'administration coloniale espagnole veut couper complètement du reste du Continent récemment émancipé. À la

1. *Versos Sencillos*, in *Obras Completas*, tome xvi, p. 106-107 (traduit par nous).

tête de l'administration de l'île se trouvait le capitaine général, qui prenait directement ses ordres à Madrid et s'efforçait de garder à Cuba sa réputation de « *Siempre fiel* » (Toujours fidèle). La population de l'île était représentée aux Cortes espagnoles par des députés réformistes, qui essayaient de faire agréer par la Couronne les aspirations de la bourgeoisie créole. L'émancipation politique avait été refusée par la grande aristocratie esclavagiste, mais l'«émancipation mentale», pour reprendre une heureuse expression du philosophe mexicain Leopoldo Zea (1912-2004), était en marche parmi un bon nombre de Créoles pour qui l'idée d'une patrie cubaine était en train de se forger. Le grand éducateur cubain José de la Luz*, qui mourut en 1862, devait rester pour Martí celui qui avait mis tous ses efforts à éduquer les Cubains privilégiés pour extirper la gangrène de l'esclavage de la société de l'Île. Cette île, où le jeune garçon grandissait et vivait ses premières expériences, avait une population d'environ 1 400 000 habitants, dont plus de 594 000 « gens de couleur », selon la terminologie de l'époque, dont 370 000 sont esclaves¹. Parmi les Blancs, 600 000 sont des Créoles, c'est-à-dire des descendants d'Espagnols nés à Cuba ; ces Créoles constituent une écrasante majorité, ce qui signifie que 25 % seulement des Blancs sont des Espagnols « péninsulaires ». Cependant, étant regroupés majoritairement dans la province de La Havane, leur influence y a été plus forte que dans le reste de l'Île.

À La Havane, la pyramide sociale a à son sommet une aristocratie en pleine évolution : la noblesse espagnole (vieilles familles de Castille), grossie par des « nouveaux nobles » que la Couronne continue de nommer au XIX^e siècle pour services rendus. Cirilo Villaverde, dans son célèbre roman *Cecilia Valdés*², en donne un magnifique exemple avec le personnage de don Cándido Gamboa, actionnaire de la traite négrière clandestine, et qui reçoit de Madrid un titre nobiliaire pour ses activités commerciales à Cuba. À côté de

1. Source : Conde Armíldez de Toledo, *Noticias estadísticas de la Isla de Cuba en 1862*, La Havane, Imprenta del Gobierno, 1864.
2. *Cecilia Valdés o La Loma del Angel*, de Cirilo Villaverde, édition critique établie par Jean Lamore, Madrid, Ediciones Cátedra, 1992, 3^e éd. 2004. Il existe une édition en français, Paris, La Découverte, 1984.

ces hauts personnages, se forme une classe très riche de commerçants, comme Miguel Aldama, le plus grand financier du siècle. On a donc deux sortes d'aristocraties : l'espagnole, qui soutient les intégristes contre la moindre tentative de mise en question de l'appartenance à l'Espagne, et la « cubaine », qui soutient des intellectuels réformistes et s'exprime comme telle dans une nouvelle presse. À la campagne on trouve la « *sacarocracia*^{*} », la classe des grands propriétaires sucriers, avec des situations très diverses : certains possèdent des centrales (« *ingenios*^{*} ») immenses. C'est la grande aristocratie du sucre, avec les centrales les plus grandes et les plus modernes du monde (Juan de Zulueta, Juan Poey, le comte de Casa Moré), qui se sent totalement espagnole ; à côté d'elle on trouve une grande bourgeoisie sucrière « cubaine », grands bourgeois créoles comme Miguel Aldama, ou encore des petits propriétaires dans la partie orientale de l'île, qui pensent à en finir avec l'esclavage.

En descendant dans la pyramide, on trouve alors une classe moyenne en cours de formation : fonctionnaires, commerçants, petits propriétaires, en général liés à l'aristocratie. Mais elle comporte aussi des intellectuels qui s'efforcent très activement de forger et diffuser une conscience créole. José Martí est né dans cette petite bourgeoisie modeste des villes, faite d'employés et de petits fonctionnaires, comme son père, imprégnés en général de la peur des Noirs et de la guerre raciale que leur inculque la « *sacarocracia* ». Cette petite bourgeoisie comprend aussi des gens de couleur libres, les Mulâtres, qui se distinguent dans certaines professions (artistes, tailleurs) : ce groupe, qui n'a aucun lien avec l'Espagne, est généralement défenseur de l'abolition et de l'indépendance : c'est pourquoi il a fait fréquemment l'objet de la répression coloniale.

Au bas de l'échelle, se trouve évidemment la masse des esclaves, dans les villes et les campagnes, exploitable à merci, et maintenue en marge de la société.

Pour compléter ce tableau rapidement esquissé, il est indispensable d'évoquer les tensions existantes entre les Créoles et les Espagnols, tensions qui se font de plus en plus aiguës à cette époque : les Créoles sont en effet pratiquement exclus des charges publiques ; en 1868,

un cinquième seulement des emplois publics était occupé par des Créoles, alors que ces Créoles blancs étaient sur l'Île trois fois plus nombreux que les Espagnols.

À cette époque, on note une forte volonté de différenciation des Créoles par rapport aux Espagnols (dénommés couramment « *los peninsulares* ») et qui se renforce après 1830. Cela se reflète dans les modes de vie : prendre le petit « café noir », consommer du riz blanc et des haricots noirs devient une manière de se distinguer des Espagnols ; cela s'observe aussi dans la manière de se vêtir ou même dans la couleur choisie pour peindre la façade des maisons (bleu et blanc pour les Créoles, rouge et jaune chez les Espagnols), etc. Un « *criollismo* » anti-espagnol se développe dans une partie de la presse, sans référence aux réalités ethniques de l'Île, réduit à la dimension insulaire sans application à l'ensemble du continent. Mais c'est aussi un « *criollismo blanco* » : beaucoup de riches Créoles se veulent profondément cubains, mais leur idée de la future nation passe par celle d'une communauté exclusivement blanche : ce mythe de la pureté raciale fonctionne aussi dans l'ensemble de la bourgeoisie. Tenir le Noir pour un être inférieur permet de justifier son exploitation esclavagiste. À la ségrégation de la population libre de couleur, systématiquement réprimée, s'ajoute la peur du « péril noir ». Même les opposants à la traite imaginent des solutions pour se débarrasser des Noirs après l'abolition (quelques années avant la Révolution de 1868, José Antonio Saco mettait au point un programme d'« hygiène raciale » visant à la graduelle mais totale élimination du Noir sur la terre cubaine¹).

Il n'est donc pas étonnant que cette période ait été marquée par le développement des tendances annexionnistes. Depuis 1847, le Club de La Habana proposait l'annexion de Cuba aux États-Unis : les esclavagistes voyaient dans cette solution la protection du système, comme dans les États du Sud, et les hommes d'affaires et négociants y voyaient la liberté de commerce avec tous les États du Nord. Cuba

1. Sur ces questions, on peut consulter de Jorge Ibarra, *Ideología mambisa*, et notre article « Criollismo blanco et Conscience nationale à Cuba (1820-1868 », in *Esprit créole et Conscience nationale en Amérique latine*, Paris, Éditions du CNRS, 1980.